



Ce document a été mis en ligne sur le site de l'Équipe de Recherche Interdisciplinaire Elsa Triolet / Aragon (ÉRITA), <http://louisaragon-elsatriolet.fr>

Mise en ligne effectuée par Josette Pintueles et Erwan Caulet le 4 septembre 2024

**Pour citer ce document :** Geneviève Chovrelat-Péchoux, « Correspondance Triolet/Camus : l'Étranger majuscule ou les illusions perdues ? », dans *Elsa Triolet, une écriture plurielle*, sous la dir. de Marianne Delranc Gaudric et Geneviève Chovrelat-Péchoux, dossier mis en ligne sur le site de l'Équipe de recherche interdisciplinaire Elsa Triolet / Aragon (ÉRITA), <https://louisaragon-elsatriolet.fr/2024/09/04/de-la-deuxieme-guerre-mondiale-aux-annees-1960/>, le 4 septembre 2024.



## Correspondance Triolet/Camus : l'Étranger majuscule ou les illusions perdues ?

Geneviève CHOURELAT-PÉCHOUX

Université de Franche-Comté

Le 8 novembre 1942, le débarquement des Alliés anglo-américains en Algérie entraîne l'occupation de la zone libre du sud et l'interdiction de se rendre en Algérie. Engagés dans la Résistance, Elsa Triolet ainsi que son époux, Louis Aragon (1897-1982), quittent alors Nice et entrent en clandestinité fin 1942. Le couple se cache à Lyon dans la maison de René Tavernier (1915-1989), directeur du journal *Confluences*, grâce à de faux papiers (René est le père de Bertrand, le cinéaste qui aimait à raconter avoir sauté sur les genoux d'Elsa quand il était enfant). Albert Camus, qui a quitté son Algérie natale avec son épouse pour venir soigner sa tuberculose en août 1942 à Saint-Étienne, est bloqué en métropole : il ne peut ni retourner chez lui, ni correspondre avec Francine, rentrée à Alger à la mi-octobre. Seul, au Panelier, hameau isolé près du Chambon-sur-Lignon en Auvergne, il s'ennuie et se sent exilé. Au début de l'année 1943, Elsa Triolet et Albert Camus font connaissance à Lyon, grâce à Pascal Pia (1903-1979), qui introduit Camus dans l'équipe du journal clandestin *Combat* dont il est directeur. La date de la première lettre de Triolet, le 8 mai 1943, signale qu'ils se sont bien rencontrés avant cette missive à la faveur sans doute d'une première réunion en mars 1943 chez René Tavernier pour la création du Comité National des Écrivains. En effet, Triolet propose à Camus d'arranger un rendez-vous en lui posant la question suivante : « Ne venez-vous jamais dans les parages où nous nous sommes rencontrés ? En écrivant bien à l'avance, peut-être pourrions-nous nous revoir<sup>1</sup> ? »

Elsa Triolet a découvert *Le Mythe de Sisyphe* (1942), avant de faire la connaissance d'Albert Camus. Ce texte la transporte littéralement : elle se sent en solidarité immédiate avec ce jeune auteur qu'elle désire rencontrer. Un échange épistolaire amorcé par elle se noue à partir de mai 1943 et dure jusqu'à février 1944 mais il doit se jouer de la censure, l'Occupation compliquant les rendez-vous et représentant une prise de risques inutile pour des Résistants. Ni l'une ni l'autre

---

<sup>1</sup> Julia Elsky, « Présentation de la correspondance d'Elsa Triolet et d'Albert Camus » in François Eychart (dir.), *Les Annales de la Société des amis de Louis Aragon et Elsa Triolet*, n° 21, 2019, p. 189. Ce titre sera pour les références suivantes abrégé en *Correspondance ET-AC*.



n'évoquent leurs activités de Résistance, mais leur correspondance s'inscrit dans une écriture de contrebande qui fait sens pour les deux. Leurs lettres éclairent aussi les heures sombres de la réclusion forcée dans la cordialité d'une relation naissante entre une femme d'âge mûr (47 ans) et un homme jeune (29 ans). Tous deux, qui font figure de novices ou presque<sup>2</sup> pour les éditeurs et un public français, vont se découvrir l'une et l'autre dans la création et la confrontation intellectuelle. Deux périodes distinctes caractérisent leur correspondance, celle du dialogue littéraire (du 8 mai 1943 au 19 août 1943) puis celle plus compliquée d'une amitié de circonstance (11 novembre 1943-10 février 1944), marquée par des stéréotypes de genre.

### **1 Du *Mythe de Sisyphe* au *Mythe de la baronne Mélanie* : l'Étranger majuscule**

La lecture du *Mythe de Sisyphe* touche particulièrement Triolet car cet essai de Camus entre immédiatement en résonance avec son propre univers : il fait vibrer la part russe de celle qui est née à Moscou Ella Kagan, souvent ignorée par un entourage français.

#### 1.1. Un dialogue littéraire complice

Dans toute l'œuvre trioletienne court la thématique de l'étranger<sup>3</sup>, doublée de l'« étrangéisation » au monde, héritée artistiquement de son ami, le formaliste russe Victor Chklovski (1893-1984), et vécue par son adaptation à un pays autre et à un nouveau milieu linguistique, le français, langue véhiculaire puis langue d'écriture. Camus explicite théoriquement cette étrangéisation dans la première partie de son essai puis de manière plus incarnée dans les trois autres. Cette thématique déclinée par l'écrivain le rapproche immédiatement de Triolet, l'étrangère juive à Paris. Celle-ci pressent dans *Le Mythe de Sisyphe* une communauté de destin : Camus et elle viennent d'ailleurs et n'appartiennent pas au microcosme parisien des belles lettres, tous deux portant en outre sur le monde un regard lucide qui n'est pas bridé par des œillères hexagonales. Riche des confluences culturelles méditerranéennes, Camus est ouvert à l'Europe et à la Russie. Triolet, polyglotte, décentrée de sa langue maternelle, a été séduite par toutes les références camusiennes aux écrivains et philosophes étrangers, Nietzsche, Kierkegaard, Chestov, Dostoïevski et Kafka, qui dessinent un paysage culturel avec lequel elle se sent d'autant plus familière que l'absurde procède dans *Le Mythe de Sisyphe* d'une prise de conscience, celle que note Victor

---

<sup>2</sup> Le cas de Triolet est particulier : elle a déjà une œuvre en russe – mais que les Français ignorent, ce qui la rapproche de Camus l'Algérois.

<sup>3</sup> Voir, dans Delranc Marianne et Trouvé Alain (dirs), *Lire Elsa Triolet aujourd'hui : à l'écoute du radar poésie*, Reims, épure, 2017, « Une francophonie ouverte : Elsa Triolet par-delà les caricatures », la partie intitulée « Elsa Triolet, nous l'étrangère », p. 24-27.



Chklovski dans un article paru en 1917, « L'Art comme procédé », en citant Tolstoï : « Si toute la vie complexe de bien des gens s'écoule inconsciemment, c'est comme si cette vie n'avait pas lieu. Et voilà que pour rendre la sensation de la vie, pour ressentir les objets, pour faire de la pierre une pierre, il existe ce qu'on appelle l'art<sup>4</sup>. » Dans l'essai de Camus, la prise de conscience suscite « l'éveil définitif » lié au sentiment de l'absurde :

Il arrive que les décors s'écroulent. Lever, tramway, quatre heures de bureau ou d'usine, repas, tramway, quatre heures de travail, repas, sommeil, et lundi mardi mercredi jeudi vendredi et samedi sur le même rythme, cette route se suit aisément la plupart du temps. Un jour seulement, le « pourquoi » s'élève et tout commence dans cette lassitude teintée d'étonnement. « Commence », ceci est important. La lassitude est à la fin des actes d'une vie machinale, mais elle inaugure en même temps le mouvement de la conscience. Elle l'éveille et elle provoque la suite. La suite, c'est le retour inconscient dans la chaîne ou c'est l'éveil.<sup>5</sup>

Dans « ce désir éperdu de clarté dont l'appel résonne au plus profond de l'homme » (*MS*, p. 233) qui caractérise l'étranger du *Mythe de Sisyphe*, Triolet voit d'emblée une complicité littéraire entre leurs deux univers proches par leur manière d'appréhender le monde en le regardant sans ciller. « Étranger à moi-même et à ce monde, armé pour tout secours d'une pensée qui se nie elle-même dès qu'elle affirme » (*MS*, p. 233), le narrateur du *Mythe de Sisyphe* se présente à Triolet dans une fraternité d'inquiétude existentielle qui la touche au point qu'elle ressent le besoin de lui répondre. Elle lui annonce dans sa lettre du 8 mai 1943 l'envoi d'un livre dont il est le destinataire particulier :

Cher Monsieur et ami, vous recevrez ces jours-ci un texte intitulé « Qui est cet étranger, qui n'est pas d'ici ? » et qui comme vous le pensez bien, vous concerne. [...]

Cet *Étranger qui n'est pas d'ici* est actuellement à la censure : *Poésie 43*, si tout va bien, le fait paraître en plaquette, folie de Seghers, emballé...

Vous me direz ce que vous en pensez, n'est-ce pas ? J'admire beaucoup Le « Mythe de Sisyphe » [*sic*], j'espère l'avoir dit... (j'ai dû me passer de *L'Étranger*, resté introuvable) [...] Amicalement à vous

Elsa Triolet (*Correspondance ET-AC*, p. 189)

---

<sup>4</sup> Victor Chklovski, trad. du russe par Régis Gayraud, *L'Art comme procédé*, Paris, Éditions Allia, 2008, p. 23.

<sup>5</sup> Albert Camus, *Le Mythe de Sisyphe*, Gallimard, 2006, p. 227-228. Les renvois au *Mythe de Sisyphe* se font désormais en abrégé par *MS*.



Cette première lettre de Triolet, révélatrice de sa perception de Camus en étranger, amorce un dialogue littéraire qui évoque *Le Mythe de Sisyphe* (1942) et *Qui est cet étranger qui n'est pas d'ici* ou *Le Mythe de la baronne Mélanie* (1943), ouvrage qu'elle écrit en réponse au livre de Camus. Elle démarre cet échange épistolaire dans l'inquiétude : en haut de la page de cette première lettre, elle a noté : « Je suis tout à fait inquiète de ce que vous en penserez<sup>6</sup> ! » Par Aragon, nous savons que Triolet a écrit à Lyon *Qui est cet étranger qui n'est pas d'ici*, « immédiatement après *Les Amants d'Avignon*, entre février et avril [1943]<sup>7</sup> ». Ouvrage singulier dans l'œuvre de Triolet, *Le Mythe de la baronne*<sup>8</sup> (j'abrège le titre à la manière de Camus) commence par un compte rendu de lecture du *Mythe de Sisyphe* que Triolet met à la portée du lecteur rebuté par les spéculations philosophiques. En effet, la première partie de l'œuvre, « Le raisonnement absurde », commence de manière théorique. Elle en fait une lecture serrée et réussit à vulgariser l'ouvrage avec humour et respect, donnant à comprendre à quel point le livre est un « stimulant pour l'intelligence<sup>9</sup> ».

Si vous ne l'avez pas lu, il faut que je vous dise que dans son *Mythe de Sisyphe*, Albert Camus entreprend un gigantesque combat contre l'absurde, qui naît de la confrontation du monde illimité et de la vaine agitation de Sisyphe qu'est la vie limitée de l'homme. De ce combat de David contre Goliath, il prétend sortir vainqueur et de cette lutte, de ce défi jeté à l'absurde, faire une passion, une raison de vivre... L'homme qui mène ce combat s'appellera l'Étranger, d'après le roman d'Albert Camus qui porte ce titre, mais il ne nous apparaîtra ici qu'à travers son *Mythe de Sisyphe* (MBM, p. 283)

Triolet rend compte de cette philosophie de l'absurde : elle synthétise les quatre parties de l'ouvrage auxquelles elle répond de manière très originale. Elle lit la première partie où est posée la question du suicide, « comme un roman policier », sans trouver « la recette du bonheur » (MBM, p. 284). Elle explique le parcours de cet Étranger : à voir le mal du monde, il se demande : « la vie vaut-elle la peine d'être vécue ? » (MBM, p. 285) Il ne veut ni « abandonner sa lucidité » (MBM, p.285), écrit-elle, ni s'en remettre à Dieu. De sa lucidité, l'Étranger va faire une force :

Si la découverte de l'absurde devait mener au suicide, il tiendrait à honneur de se tuer. Mais là se produit le miracle : l'absurde devient son bouclier et sa raison de vivre. Les qualités humaines de l'Étranger sont donc : le courage, puisqu'il refuse de fermer les yeux sur le danger ; le sens des responsabilités, puisqu'il entend lui-même porter le poids

---

<sup>6</sup> *Ibid.* p. 188.

<sup>7</sup> Louis Aragon, *Elsa Triolet choisie par Aragon*, Paris, NRF Gallimard, 1960, p. 27.

<sup>8</sup> Dans les références qui suivent, j'abrège le titre de ce livre en MBM.

<sup>9</sup> Elsa Triolet, *Quel est cet étranger qui n'est pas d'ici* ou *Le Mythe de la baronne Mélanie*, *Œuvres romanesques croisées*, t. 3, Paris, Robert Laffont, 1964, p. 304.



qui lui est échu ; et le sens de l'honneur, puisqu'il entend vivre suivant sa vérité. (*MBM*, p. 285)

La narratrice reprend au vol ce gant jeté à l'absurde et fait sien ce défi.

La thématique paradoxale et prégnante de l'étrangeté au monde en liaison avec une interrogation sur le sens de la vie a séduit Triolet car elle résonne avec son propre univers où prévaut toujours une distanciation liée à sa judéité face à la société où elle vit, que ce soit l'ancienne Russie, l'URSS ou la France. Elle voit aussi dans les trois dernières parties de l'essai camusien, « L'homme absurde », « La création absurde », « Le mythe de Sisyphe », qui sont beaucoup moins théoriques, un humanisme, ô combien salvateur en un temps où le nazisme triomphant oblige à poser la question même de l'humanité. L'Étranger est un « personnage de légende » (*MBM*, p. 303) transformant l'insignifiance de sa vie en un destin qui, en 1943, prend tout son sens dans la Résistance. *Le Mythe de Sisyphe* porte l'air du temps, mine de rien, comme la propre littérature de contrebande de Triolet. La Juive « intranquille » en dégage une éthique qui invite au combat et discerne très clairement un antinazi sous les traits de l'Étranger qui s'affirme et affirme dans *Le Mythe de Sisyphe* :

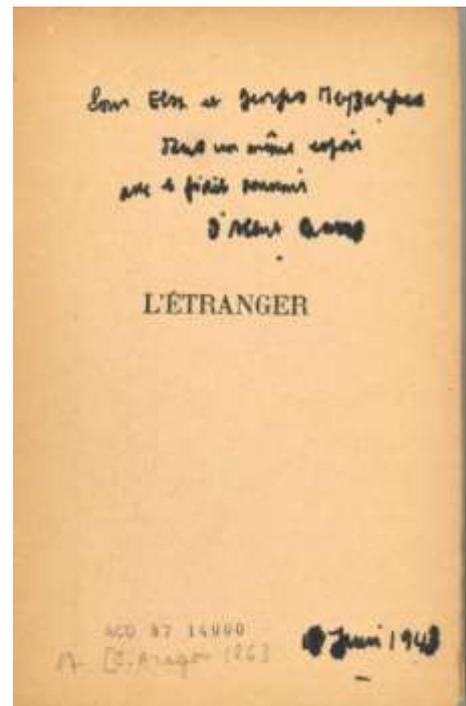
Je ne fais tant de cas de l'individu que parce qu'il m'apparaît dérisoire et humilié. Sachant qu'il n'est pas de causes victorieuses, j'ai du goût pour les causes perdues. Il vient toujours un temps où il faut choisir entre la contemplation et l'action. Cela s'appelle devenir un homme. (*MS*, p. 278)

## 1.2. La vieillesse en palindrome

Mais son adhésion à la thèse camusienne n'est pas totale. En effet, l'écrivaine, alors âgée, nous l'avons dit, de 47 ans et se sentant vieillir, pense que Camus a escamoté le temps de la vieillesse, et c'est là pour elle un point d'achoppement et de discussion. Elle cite le cas d'une vieille femme de sa connaissance qui, malgré sa bonne santé, a mis fin à ses jours car elle se sentait inutile. Puis Triolet va par la fiction sur le terrain même de Camus qui soutient dans son chapitre « Philosophie et roman » que « les grands romanciers sont des romanciers philosophes, c'est-à-dire le contraire d'écrivains à thèse » (*MS*, p. 288) Elle réfute par une nouvelle baroque, excroissance fictive et critique, l'histoire de la baronne Mélanie, ce qu'elle considère comme la limite de la philosophie de l'absurde. Dans son texte amorcé comme un article critique, elle prend au pied de la lettre Camus qui note que lesdits romanciers « considèrent l'œuvre à la fois comme un commencement et une fin. » (*MS*, p. 288) Elle introduit une fiction palindrome dont le début est la fin : la baronne Mélanie d'Aubrey se retourne dans sa tombe, en sort après quelques efforts et



remonte le cours de sa vie rocambolesque pour finir joliment « désir d'un homme et d'une femme » (*MBM*, p. 302) Cette fiction réjouissante – plutôt rare dans l'œuvre de Triolet – est suivie d'une brève conclusion sur la jeunesse de l'Étranger et ses illusions : « L'Étranger était un mythe magnifique, un apport philosophique, un stimulant pour l'intelligence, au demeurant aussi incroyable que le mythe burlesque de Mélanie d'Aubrey. » (*MBM*, p. 304) Le paragraphe final est laudatif et incantatoire, rappelant implicitement l'année noire qu'est 1943 mais aussi l'espoir : « Qu'ils vivent, l'Étranger et ses illusions, c'est un homme comme il nous en faudrait beaucoup ! » (*MBM*, p. 304) Ces deux textes en miroir, un essai philosophique et un autre génériquement inclassable, portent en profondeur la griffe de deux écrivains résistants qui se reconnaissent dans une forme d'étrangeté au monde et dans la nécessité de s'opposer à la barbarie nazie. Ils questionnent le concept d'humanité à l'épreuve de l'identité furieusement maltraitée en 1943 et qui, pour eux deux, se forge à l'altérité.



1 Couverture de : *Qui est cet étranger qui n'est pas d'ici*, Édition Seghers, 1943 (Crédits photographiques Maison Elsa Triolet-Aragon - éditions Robert Laffont – Droits réservés - Reproduction interdite)



2 Dédicace de *L'Étranger* d'Albert Camus à Elsa Triolet et Aragon. (Crédits photographiques Maison Elsa Triolet-Aragon – Droits réservés – Reproduction interdite). On peut noter que Camus garde le prénom d'Elsa alors que l'écrivaine a de faux papiers à l'identité d'Élisabeth Meyzargues, épouse de Georges Meyzargues.

Camus semble enchanté de cette critique inattendue, très élogieuse à la fois pour l'écrivain et pour l'homme. Sa réponse à Triolet tarde néanmoins un peu : cette dernière a eu le temps de lui envoyer une deuxième lettre le 25 mai, accompagnée de son roman *Le Cheval blanc*, paru en 1943, dont la dernière phrase est coupée par la censure. « Stanislas Bielenki [personnage du roman] ne reçut pas cette lettre, il y avait un an qu'il était dans le camp de concentration de Gurs, où l'on ne fait pas suivre le courrier<sup>10</sup>. » La romancière a développé depuis le début de la Seconde Guerre mondiale une littérature qui se joue de la double censure de Vichy et de l'occupant nazi, ainsi dans son recueil de nouvelles *Mille Regrets* (1942) auquel Camus fait allusion dans sa réponse du 29 mai 1943. Nous voyons ce jeune auteur ravi de l'intérêt que lui témoigne une romancière aînée et il est réellement content de cette critique tout à fait originale, ce dont témoigne sa réponse : « Chère amie, Je comprends l'emballement de Seghers. *Le Mythe de la baronne* est une réussite étourdissante – je veux dire dans le détail. C'est la meilleure façon de philosopher : proposer des images qui ont du sens. » (*Correspondance ET-AC*, p. 190) Camus enchaîne les compliments qui ne sont pas de convenance, et il fait comprendre par cette remarque que la « façon de philosopher » de Triolet coïncide avec ce qu'il affirme dans *Le Mythe de Sisyphe* : il met ainsi l'écrivaine au même rang que « les grands romanciers philosophes ainsi Balzac, Sade, Melville, Stendhal, Dostoïevsky, Proust, Malraux, Kafka, pour n'en citer que quelques-uns. [...] Elle [leur œuvre] est l'aboutissement d'une philosophie souvent inexprimée, son illustration et son couronnement. » (*MS*, p. 288) Camus est très élogieux : Triolet semble digne de figurer sur une liste exclusivement masculine. En jeune homme qu'il est, il élude toutefois le point de discussion qu'est la vieillesse :

Car je sais bien, pour finir que la vieillesse dérange tout et qu'avec elle s'en iront le courage, la passion et le défi, et qu'il n'y a pas de philosophie qui puisse arranger ça. Ou alors, comme vous dites et comme le disaient mieux encore certaines pages de *Mille Regrets*, l'art et le mythe. [...]

---

<sup>10</sup> Elsa Triolet, *Le Cheval blanc*, *ORC*, t. 18, p. 215.



Je m'aperçois enfin que je ne vous dis pas que votre texte m'a touché et fait plaisir. C'est une critique originale et brillante, une critique de créateur. On n'ose jamais en espérer tant et vous comprenez ma gratitude. [...]

Merci encore et croyez-moi bien fidèlement à vous deux

AC (*Correspondance ET-AC*, p. 191)

Il est en revanche surpris – voire perturbé ? – par la remarque sur l'amitié à la fin du *Mythe de la baronne* : « C'est que l'Étranger est encore jeune, il ne sait pas encore que ce sont des illusions, il ne sait pas encore que même l'amitié est périssable. » (*MBM*, p. 303) Camus répond : « Il y a les amitiés qui ne durent pas et celles qui durent autant que dure l'homme : ce sont les bonnes. » (*Correspondance ET-AC*, p. 191) L'écrivain ignore que la jeune Ella Kagan a été blessée par des êtres très chers : Vladimir Maïakovski, dont elle était follement amoureuse, l'a quittée pour sa sœur Lili. Ce coup de foudre entre son amoureux et Lili a nourri chez elle une inquiétude permanente. Aux mois de juin et juillet, le dialogue entre les deux écrivains continue sur le quotidien de la guerre, l'impossibilité de trouver leurs livres, un rendez-vous manqué, l'irrégularité du courrier et aussi sur leurs romans respectifs qu'ils finissent par recevoir. Triolet lit *L'Étranger* et Camus *Le Cheval blanc* et il tient à faire part à l'écrivaine de sa vive admiration, ce que nous lisons dans sa lettre du 4 août :

Chère amie,

Merci de votre lettre et de ce que vous me dites de *L'Étranger*. [...]

Mais j'aime mieux vous parler d'une chose plus intéressante qui est *Le Cheval blanc*. Je l'ai reçu et je vous en remercie. Je n'ai lu que lui pendant 3 ou 4 jours et j'y ai réfléchi. En somme, je fais partie de la génération de votre héros, née juste avant la guerre, privée de raisons d'aimer ou de croire pendant 25 ans et gratifiée de cette guerre-ci pour l'aider à mieux comprendre. Je puis donc témoigner que votre histoire est vraie. [...]

Je crois que d'une certaine façon et malgré des dons éclatants d'observation, vous êtes un écrivain d'imagination, chose si rare en France.

En tout cas, on quitte votre livre avec l'impression d'un feu d'artifice ininterrompu, d'une étonnante prodigalité de dons, de la plus brillante des grâces. Malgré le sujet, vous n'avez pas fait un livre triste – comme si la vie était plus forte que vous en vous-même. [...]



Je crois que c'est un grand succès qui se prépare pour votre livre. Je vous le souhaite, avec amitiés (*sic*). Fidèlement à vous deux,

Camus (*Correspondance ET-AC*, p. 194-195).

Camus insiste sur la justesse du ton de Triolet qui parle d'une génération ballottée entre deux guerres mondiales ; par cette chronologie, il s'identifie à Michel Vigaud, le héros du roman, jeune homme au charme ravageur. Le personnage de Triolet, Don Juan qui s'ignore, semble mû lui aussi par une philosophie de l'absurde au fil des péripéties qu'il transforme en destin. C'est pourquoi Camus a été séduit par ce roman et sa remarque sur le caractère revigorant de cette œuvre paraît très juste. Ce livre d'une Juive, mariée à un communiste, a paradoxalement connu un très grand succès l'année même de sa sortie en 1943. Ainsi Elsa Triolet et Albert Camus, tous deux d'une génération différente et nouvellement publiés chez des éditeurs français parisiens (Denoël et Gallimard) partagent leur réflexion sur leur travail et s'encouragent mutuellement grâce à leur dialogue littéraire, véritable ballon d'oxygène en ces printemps et été 1943. Leur échange leur permet d'approfondir entre pairs une réflexion stimulante et rafraîchissante qui les soutient et les rassure dans leurs débuts dans l'édition française. Triolet offre à Camus la critique sans doute la plus originale de son *Mythe de Sisyphe*. Mais la lettre de Camus en date du 4 août 1943 marque néanmoins la fin de leur dialogue littéraire, celles qui suivent vont devenir plus intimes et moins légères.

## **2. Illusions et lucidité : une femme et trois hommes**

Le second temps de la correspondance accentue ce qui était fort perceptible dès le début, à savoir un décalage entre les deux épistoliers : Triolet paraît beaucoup plus impliquée tandis que Camus semble se tenir en retrait. Sur les seize lettres que compte cet échange, on dénombre onze lettres d'elle et cinq de lui. Le déséquilibre est patent. Triolet paraît beaucoup plus engagée affectivement et presque toujours en demande, et ceci dès sa deuxième lettre à Camus, avant même que ce dernier lui ait répondu : « Merci, ne me faites pas trop languir ! Affectueusement à vous E » (*Correspondance ET-AC*, p. 190) Il est clair que Triolet est en attente d'une relation épistolaire avec Camus qu'elle espère nourrie et suivie. Alors qu'elle signe de son prénom et témoigne de son affection, Camus s'en tient à une formule plus convenue : « Fidèlement à vous deux ». Cette distance s'explique en partie par le fait que l'écrivain, contrairement à l'écrivaine, ne se situe pas dans un face à face épistolaire, mais dans un trilogue implicite : pour Camus se tient à côté de



Triolet son illustre époux Aragon. Ses formules finales de politesse adressées au couple le soulignent clairement.

## 2.1. Une femme écrivant ?

Mais ce n'est pas la seule raison du retrait de Camus : comme bon nombre d'hommes de son époque, il est marqué par les préjugés à l'encontre des femmes écrivaines, ce qui perce dès sa première lettre à Triolet : « Et vous semblez toujours si à l'aise dans le concret et dans le quotidien (c'est une des grâces de l'état de femme) qu'on ne sent jamais la leçon ou plutôt qu'on ne la sent qu'à la fin, en comprenant qu'il faut relire » (*Correspondance ET-AC*, p. 190) Triolet a-t-elle goûté cette parenthèse ? À ces réticences camusiennes<sup>11</sup> s'ajoute la différence de génération et donc d'expérience. Elle est une femme qui a vécu et qui doute des certitudes d'un jeune homme plein d'illusions, en particulier sur l'amitié : « Il garde toutes ses illusions sur les relations humaines, sur l'amitié, climat propice à l'intelligence » (*MBM*, p. 303).

En effet, le jeune Camus ne croit pas que l'amitié soit périssable : on peut la préserver, selon lui, c'est une question de volonté. Dans la correspondance qu'il a entreprise, également à la faveur de la Résistance, avec le poète Francis Ponge, on peut voir avec les propos de ce dernier une réfutation des arguments de Triolet qui paraît très genrée. Ponge écrit à Camus :

Ce qu'Elsa dit quant à « vos illusions sur l'amitié » me paraît assez misérable. Nous savons bien que l'amitié existe, n'est-ce pas ? Et qu'à condition de la vouloir sans cesse et de la préserver, elle n'est pas périssable. Je ne suis pas beaucoup moins vieux que cette chère Elsa, et je ne me crois pas plus naïf, et je reviens (ou plutôt ne reviens pas) d'au moins aussi trouble, (sic) – mais je sais cela. Je sais aussi pourquoi je le dis<sup>12</sup>.

La correspondance entre les deux hommes permet de voir que Camus accorde une importance certaine à ce que lui a écrit Triolet ; il éprouve néanmoins le besoin de conforter son propos auprès d'un homme à la sensibilité littéraire très différente dont il voudrait bien connaître l'opinion sur *Le Cheval blanc*. Mais Ponge n'a pas reçu le roman de Triolet. Dans la lettre citée plus haut, il explique pourquoi et revient sur *Le Mythe de la Baronne* :

Elsa a eu la drôle d'idée (pour parler comme son mari) de m'envoyer son *Cheval* à l'adresse de ma sœur à Paris, si bien que je ne l'ai pas reçu (je ne reçois jamais aucun livre de Paris) et ne puis répondre à votre question. Son article sur vous est fin, à la fois

---

<sup>11</sup> Julia Elsky dans sa présentation de cette correspondance commente ainsi : « Néanmoins, la remarque de Camus à propos de l'écriture des femmes et de leur talent quotidien n'est pas sans atténuer quelque peu ses éloges. » Julia Elsky, op. cit., p. 185.

<sup>12</sup> Jean-Marie Gleize, *Albert Camus Francis Ponge Correspondance 1941-1957*, NRF Gallimard, 2013, p. 61. Ce titre sera pour les références suivantes abrégé en *AC-FP Correspondance*.



maternel et désinvolte, très manié par le sexe à mon avis (bien que je sois beaucoup moins freudiste que le commun des mortels). Sauf ma réserve liminaire, j'en suis content, dans la mesure où vous l'êtes aussi (*AC-FP Correspondance*, p. 64)

On voit bien à ses remarques que Ponge, lui aussi, ne peut dissocier Elsa Triolet de son époux : sa lecture genrée et réservée donne à penser que le poète se sent peut-être en concurrence avec Triolet alors que Camus insiste pour savoir s'il a lu *Le Cheval blanc*. La correspondance des deux hommes est toute de condescendance lorsqu'ils parlent de cette « chère Elsa », renvoyée sous l'aile protectrice de son mari. Camus abonde dans le sens du poète, ainsi dans cette lettre :

J'avais déjà répondu à Elsa en ce qui concerne les illusions de l'amitié. Il y a les amitiés qui durent et celles qui ne durent pas. Celles qui durent sont les bonnes, c'est tout simple. J'en compte déjà quelques-unes qui ne cessent pas de durer et en fin de compte dans un monde où tant de choses sont illusoire, je n'ai encore rencontré que l'homme sur lequel on puisse s'appuyer.

Au reste, ne nous alarmons pas. La plupart des femmes, quand elles écrivent, le font sans réfléchir. Lorsque ce qu'elles font est bien, il s'agit toujours d'une « réussite. »

Pour un homme (qui vaut, bien entendu) c'est une réalisation. La différence, c'est que la réussite pourrait être différente sans cesser d'être réussie, tandis que la réalisation ne peut être que ce qu'elle est. C'est du moins ainsi que je définirai les limites de l'article de notre amie. (*AC-FP Correspondance*, p. 65-66)

En ignorant le translinguisme de Triolet, Camus n'a pas reconnu « l'étrange étrangère » qu'est cette femme. En effet, il n'y a rien d'intuitif dans le rapport à l'écriture de Triolet, travaillée par son passage à la langue française et travaillant la langue qui lui résiste, quoi qu'en pensent les deux écrivains qui l'estiment – comme l'époque le voulait – programmée pour l'intuition par son identité féminine<sup>13</sup>. Dans le texte métalittéraire, *La Mise en mots*, qui ouvre la collection « Les sentiers de la création » chez Skira, Triolet explique son rapport difficile avec les mots et donne à comprendre que son écriture ne relève pas d'une réussite mais du travail :

Il y a le jour où l'on a commencé à écrire, les jours où l'on continue. L'écriture, c'est comme les palpitations du cœur : cela se produit. Combien je la voudrais simultanée avec la pensée, combien je souhaiterais sauter sur les mots comme sur un cheval sauvage, m'interdire la réflexion de comment mieux formuler ce que j'ai à exprimer !<sup>14</sup>

---

<sup>13</sup> Dans *Ouverture* l'écrivaine explique que son passage à l'écriture en langue française s'est fait dans la douleur et le travail (voir p. 32).

<sup>14</sup> *La Mise en mots*, Genève, Skira, 1969, p. 53-54.



Triplet a-t-elle pressenti que son admiration à elle qui est femme, pour flatteuse qu'elle fût, n'arrivait pas à la hauteur de l'opinion d'un homme ? Que son travail d'écrivaine n'était jamais qu'une heureuse « réussite » ? Aussi annonce-t-elle à Camus l'intérêt d'Aragon pour *L'Étranger* dans sa lettre du 9 août : « Mon mari vient de lire *L'Étranger*, et en parle avec grand enthousiasme et beaucoup ! » (*Correspondance ET-AC*, p. 197) Elle insiste, dans la conscience sans doute douloureuse que son avis de simple femme doit être renforcé par celui de l'illustre époux qui importera davantage au jeune écrivain.

Sexistes inconscients, Ponge et Camus affichent dans leur propos une robuste assurance machiste vis-à-vis de leur « amie Elsa ». Ponge participe par petites touches à une dévalorisation de Triplet et conforte sans doute Camus dans ses *a priori* disqualifiants à l'encontre d'une femme qui se mêle d'écrire. Le poète, très en demande lui aussi de l'amitié de Camus, a sans doute éloigné Camus de Triplet avec laquelle, comme je l'ai noté plus haut, il se sentait en concurrence dans ce désir d'amitié. Il comprend que Camus, sensible à ce que Triplet écrit, paraît plus proche de l'univers de la romancière que du sien. Camus a écrit, avec délicatesse, au poète du *Parti pris des choses* que le poème intitulé « Le Savon » le laisse quelque peu perplexe : « Quant au *Savon*, vos intentions m'échappent un peu, alors que d'habitude elles sont *très claires* pour moi. Il y a peut-être un excès d'ellipse, je ne me rends pas bien compte. » (*AC-FP Correspondance*, p. 59-60)

## 2.2. Femme d'un communiste

À la mi-août 1943, la correspondance entre Triplet et Camus devient plus pratique et plus rare, surtout chez Camus qui semble prendre la tangente à mesure que la Libération approche. Triplet s'en ouvre explicitement dans sa lettre du 11 novembre 1943 : après avoir regretté un rendez-vous manqué et commenté une réunion houleuse, elle interroge de manière frontale son destinataire. « Puis-je vous poser une petite question ? Pourquoi êtes-vous méfiant et réservé avec nous, avec moi ? Vous ne serez pas trop étonné de me voir poser des questions indiscretes, n'oubliez pas mes origines douteuses : dans mon petit pays les gens sont insupportables<sup>15</sup>... » (*Correspondance ET-AC*, p. 199)

L'adjectif petit, répété, à valeur d'épithète rhétorique, amène une question directe, ce qui n'est pas pour déplaire à Camus pour qui la sincérité importe. Triplet lui rappelle ainsi ironiquement leur destin commun d'étranger et insiste en évoquant ses « origines douteuses ». Elle réitère son affection par sa formule finale. Pour une fois, Camus répond sans tarder le 24 novembre ; c'est la dernière lettre qu'il lui écrit, qui permet de comprendre ce qui se joue dans leur relation.

---

<sup>15</sup> Julia Elsky, « Présentation de la correspondance d'Elsa Triplet et d'Albert Camus », *op. cit.*, p. 199.



Je ne suis ni méfiant ni réservé avec vous. Si vous me connaissiez mieux (mais cela a-t-il du sens), vous sauriez combien, en fait, je suis prêt à l'amitié et à l'échange. Je ne laisse pas beaucoup de place à l'arrière-pensée et je dis toujours les choses comme elles sont, quand il le faut. Mais je vous ai toujours rencontrés sur un plan où l'amitié et l'échange n'ont rien à voir. Vous-même agissez toujours comme si ce plan était le seul intéressant (ce qui est vrai, d'une certaine manière). Cela règle ma conduite. Ce que vous appelez ma réserve, c'est mon effacement devant votre point de vue.

Pour le reste, je crois que le chemin est long de la camaraderie à l'amitié. Personne mieux que vous, ne doit le sentir. Il y a toujours dans une femme quelque chose qui dépasse l'idée ou la volonté. Un homme, au contraire, consent souvent à se résumer à son idée ou à sa volonté. Nous sommes tous devant ce problème. Mais quand nous finissons par accepter cette limitation, alors c'est la solitude qui commence. C'est pourquoi il est difficile à deux hommes (et Meyzargues<sup>16</sup> le sait bien) de se rejoindre vraiment, en dehors des actions qu'ils font ensemble. Il y a eu un temps où je trouvais cela douloureux. J'admirais alors les femmes et mon goût allait vers elles. Maintenant, j'ai reconnu que cela était dans l'ordre et j'ai accepté cet ordre.

Tout ceci pour vous dire de façon bien confuse que vous ne devez pas douter de ma sympathie. Mais ces choses-là ne se démontrent pas. Tout ce que je puis faire est de vous aider et de vous tendre la main. Si l'amitié est la certitude de pouvoir demander, dans ces moments difficiles, à l'ami, tout ce qu'il possède et tout ce qu'il peut faire, alors vous avez la mienne. Mais si c'est quelque chose de plus, j'espère qu'un temps viendra où nous aurons retrouvé la vraie liberté, celle du cœur, et où nous pourrions nous connaître vraiment.

D'ici là, ne doutez pas de ma fraternelle pensée AC<sup>17</sup>

Camus ne peut considérer Triolet sans son mari, le vous pluriel du premier paragraphe le rappelle discrètement. Il entend garder ses distances avec le couple : sa phrase « le chemin est long de la camaraderie à l'amitié » pointe le problème pour lui par le mot camaraderie, fortement connoté en ce contexte. Le camarade Aragon, cité explicitement peu après sous son nom clandestin, éloigne Camus de Triolet : les deux hommes n'ont aucun atome crochu. Sans doute Camus percevait-il Aragon comme un doctrinaire et un suppôt du stalinisme qu'il abhorre ; et il a une histoire douloureuse avec le parti communiste algérien dont il s'est fait exclure en 1937<sup>18</sup>. Sait-il que cette

---

<sup>16</sup> Nom de clandestinité d'Aragon.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 200-201.

<sup>18</sup> L'année 1937 marque le début de la « Grande Terreur » en URSS. « Les PC liés à Moscou approuvent bruyamment les procès et Louis Aragon n'est pas en reste. [...] De la même manière, il accepte l'épuration qui décime l'Armée



année 1937 est aussi de sinistre mémoire pour Elsa Triolet dont le beau-frère, le général Vitaly Primakov, victime de Staline, a été exécuté le 11 juin ?

Jeune communiste actif, Camus, enfant de Belcour, prône aussi la lutte contre le colonialisme en Algérie, mais la ligne officielle du Parti Communiste Algérien (PCA) donne la priorité à la lutte contre le fascisme. Le jeune militant comprend les aspirations des élites musulmanes qui revendiquent « la terre aux fellahs » et « des écoles arabes ». Ces revendications du Parti Populaire Algérien de Messali Hadj (PPA), Camus les soutient, contrairement à ses camarades du PCA. Pour ceux-ci, l'école en arabe s'oppose à l'universalisme linguistique républicain qui s'est construit sur le bannissement des langues régionales de son propre territoire (question toujours délicate dans la France de 2024). Pour ses camarades orthodoxes du PCA, Camus « glisse sur la pente du déviationnisme, péché plus que véniel. Camus n'en démord pas : la ligne du Parti par rapport au PPA est fautive dans ses analyses, ignoble par ses procédés<sup>19</sup> ». Le parti communiste français envoie à Alger un membre du bureau politique avec « des directives durcies<sup>20</sup> ». Ce dernier orchestre l'exclusion de Camus en 1937 et rédige le rapport suivant : « Il fallut procéder à quelques épurations d'agents provocateurs trotskistes, tels Camus, ex-dirigeant de la Maison de la culture, et Girard (depuis 6 mois au parti) qui développaient une campagne systématique de calomnie contre les dirigeants du PCF et contre sa ligne politique<sup>21</sup>. » À cause de cet épisode difficile, Camus se défie-t-il des militants ostentatoires comme, l'est, à ses yeux, Aragon ? Ce dernier, figure de proue d'une Résistance littéraire qui a fait entendre sa voix et la voix d'une France qui ne veut pas se soumettre à l'occupant, cristallise sans doute sur sa personne un antistalinisme que les combats fratricides entre communistes et anarchistes lors de la guerre civile espagnole ont intensifié chez Camus<sup>22</sup>, au-delà de son histoire personnelle douloureuse avec le parti communiste.

---

rouge. Pourtant, parmi les victimes se trouve le général V. Primakov, qui n'est rien d'autre que le compagnon de Lili Brik. » « Procès de Moscou » in Nathalie Piégay et Josette Pintueles (dir), Fernand Salzmänn (col.), *Dictionnaire Aragon*, Paris, Honoré Champion Éditeur, 2019, p. 804-805.

<sup>19</sup> Olivier Todd, *Albert Camus une vie*, Folio Gallimard, 2012, p. 199.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 199.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 203-204.

<sup>22</sup> Camus a l'Espagne au cœur : ses nombreux articles consacrés au républicains espagnols en témoignent. Ses sympathies anarchistes, son compagnonnage après la Seconde Guerre mondiale avec Louis Mercier, ancien de la colonne Durruti, formée de combattants anarchistes lors de la guerre civile espagnole suggèrent, même s'il n'a rien écrit sur les luttes entre anarchistes et communistes, qu'il désapprouve fortement le rôle de ces derniers. Ainsi, répondant au critique Gabriel Marcel qui lui a reproché d'avoir situé l'action de *L'État de siège* en Espagne, Camus argumente : « Pourquoi l'Espagne ? Mais parce que nous sommes quelques-uns qui ne nous laverons pas les mains dans ce sang-là. Quelles que soient les raisons d'un anticommunisme, **et j'en connais de bonnes**, il ne se fera pas accepter de nous s'il s'abandonne à lui-même jusqu'à oublier cette injustice, qui se perpétue avec la complicité de nos gouvernements. [...] J'ai dit aussi haut que je l'ai pu ce que je pensais des camps de concentration russes. » Jacqueline Lévi-Valensi, « Camus à Combat, éditoriaux et articles d'Albert Camus 1944-1947 », *Cahiers Albert Camus* 8, Paris, NRF Gallimard,



Triplet revient plus tard, le 6 janvier 1944, sur la réponse de Camus : elle situe leur relation dans le contexte d'urgence de la Résistance pour ce qui touche « à la profession ». Quant aux relations d'amitié, elle est lucide, il y a la solidarité nécessaire à la survie et au combat en temps de guerre : « On a aujourd'hui beaucoup d'amis. L'amitié des sinistrés qui s'entraident. » (*Correspondance ET-AC*, p. 203)

Le dernier paragraphe de sa lettre concerne Aragon qu'elle défend et dont elle tente d'expliquer l'attitude, tout en faisant valoir de manière ambiguë son indépendance de femme mariée dans le choix de ses amis :

Pour ce qui est de mon mari, vous êtes susceptible et vous avez des idées préconçues... Je déteste ces idées et j'ai failli me fâcher, mais j'avais lu *Le Mythe*, j'ai choisi de ne pas me fâcher... D'ailleurs, si je hais les gens qui n'aiment pas L. nous n'avons pas forcément le même degré d'amitié pour celui-ci ou celui-là, bien que nos goûts se trouvent être presque identiques. (*Correspondance ET-AC*, p. 203)

Elle termine en répétant son affection de manière très appuyée : elle ne peut se résoudre à ce qu'une opinion idéologique divergente empêche une relation naissante.

Pour ma part, je vous tends ma main de sinistrée avec ce que cela a de pitoyable et de vrai. J'ai pourtant une petite impression d'avoir fait une déclaration d'amour à laquelle vous avez répondu : je vous aime comme un frère ! Mais, sans blagues, votre lettre m'a tout de même touché (*sic*), que peut-on désirer de plus...

Affectueusement à vous, Elisabeth (*Correspondance ET-AC*, p. 204).

Le fait que Triplet signe Elisabeth marque toute l'ambiguïté de son inconfortable position : elle s'affiche ainsi comme Madame Georges Meizargues, mais aussi comme double de son personnage féminin phare du *Cheval blanc*, Elisabeth, figure féminine indépendante s'il en est, qui réapparaît dans *Cahier enterré sous un pêcher* et dans *Le Rendez-vous des étrangers*. L'ambivalence de cette signature, entre l'identité conjugale clandestine et l'identification à son personnage romanesque, donne la mesure du malaise de sa situation de femme et d'écrivaine, perçue d'abord comme épouse d'un communiste célèbre. Au début de l'année 1944, la Libération étant en vue, les stratégies des uns et des autres se mettent en place pour l'après-guerre, les positions idéologiques se durcissent et les tensions s'avivent au sein du Comité National des

---

2002, p. 684. Camus voit en Aragon un défenseur d'un état totalitaire qui élimine ses opposants, fussent-ils intérieurs ou extérieurs, comme en Espagne ou au Mexique (Léon Trotsky, assassiné en 1940).



Écrivains. Camus ne répond pas à Triolet qui fait une nouvelle et dernière tentative pour ne pas rompre un lien auquel elle tient car elle s'est attachée à ce jeune Algérois qui lui ressemble comme un frère. Sa dernière lettre, datée du 10 février 1944, affiche une demande dont elle espère qu'elle sera entendue, ce que signale le passage au conditionnel puis à un futur rendu très hypothétique par la formule religieuse musulmane en clin d'œil à l'Algérois :

Puisque nous sommes bien ensemble, n'est-ce pas, vous pourriez m'écrire un mot, pour ne rien dire, comme moi. Et quand inch'allah<sup>23</sup> je reviendrai à Paris nous irons déjeuner ensemble. Peut-être bien que dans une vingtaine d'années nous ferons un peu connaissance.

Affectueusement à vous (*Correspondance ET-AC*, p. 205).

Cette dernière lettre est cryptée, avec « inch'allah », Triolet inscrit une victime de la terreur stalinienne, comme une blessure secrète et indicible. Blessure que Camus pourrait entendre ? À décrypter ? Mais Camus ne saisit pas cette bouteille à la mer et la lettre reste sans réponse : le silence de Camus a gravement blessé Triolet, au point qu'elle parlera plus tard d'une erreur de lecture du *Mythe de Sisyphe* de sa part. Le titre initial de sa critique du *Mythe de Sisyphe* change de manière discrète mais significative. La question de 1943 : *Qui est cet étranger qui n'est pas d'ici ?* devient *Quel est cet étranger qui n'est pas d'ici ?* en 1964 dans les *Œuvres romanesques croisées*. Le choix de l'adjectif interrogatif « quel », préféré au pronom « qui », témoigne de l'éloignement qui insiste non plus sur la personne à découvrir mais sur l'étranger demeurant étranger ; l'ajout sur la page de garde de l'édition de 1964 « La critique de l'absurde comme philosophie » en insistant sur la dimension critique du propos, accentue la prise de distance. Or, il semble que son amitié refusée relève pour Elsa Triolet d'une blessure narcissique face à un homme qui n'a pas voulu prendre au sérieux une femme qui écrit. Déjà toute jeune, elle annonçait dans son journal trouver insupportable de n'être pas traitée sur un pied d'égalité avec les hommes et faisait entendre qu'elle ne se soumettrait pas à un mari qui s'estimerait supérieur à elle<sup>24</sup>. Il y a une lucidité féministe douloureuse chez Triolet qui, une des premières, a montré les femmes en action dans la Résistance : elle a compris très vite et avec douleur que les rets masculins dans lesquels son image était enfermée biaisaient et brisaient un dialogue littéraire qu'elle aurait souhaité voir devenir amitié.

---

<sup>23</sup> Inch'Allah était le surnom donné dans l'intimité à Vitaly Primakov, beau-frère de l'écrivaine, surnom qu'Elsa utilise lorsqu'elle écrit à sa sœur Lili. Voir Lili Brik, Elsa Triolet (traduit du russe sous la dir Léon Robel), *Correspondance 1921-1970*. Paris, Gallimard, 2000.

<sup>24</sup> Voir mon article « Elsa Triolet, écrivain ou écrivaine ? » p. 193, dans Thomas Stauder (dir.), *L'Identité féminine d'Elsa Triolet*, Tübingen, Narr Verlag, 2010. Je montre que Triolet a un regard fort critique sur la France et le sexisme ambiant.



L'après-guerre cassera également la relation Camus/Ponge, qui semblait pourtant devenue amicale. En 1956, Ponge sollicite l'aide de Camus afin d'obtenir un rendez-vous médical auprès d'un illustre oncologue pour son beau-frère : il espère alors renouer après un long silence. Le romancier qui l'aide dans sa requête répond au poète en évoquant « une amitié endormie » qu'il ne tient pas à réveiller. Le lien Camus/Ponge aura duré à peine plus longtemps que l'échange Camus/Triolet. La Libération, bien que les deux hommes aient pris de haut « cette chère Elsa », quant aux illusions de l'amitié, a eu raison de la leur nouée dans les circonstances particulières de la Résistance. L'écrivaine, quelque peu dérangeante par sa lucidité et négligée en raison de son statut de femme et d'épouse, aura eu raison face à ces deux hommes alors qu'elle aurait tant aimé s'être trompée.

### **Ne pas conclure et les lire l'une et l'autre**

Dans la belle biographie qu'il consacre à Camus, *Albert Camus une vie*, Olivier Todd évoque Elsa Triolet au chapitre 25, intitulé « Le parti pris des hommes » qui vaut comme symbole de la lutte contre la barbarie nazie, mais aussi comme clin d'œil au poète du *Parti pris des choses*, car Francis Ponge y paraît ainsi qu'Aragon. Todd écrit : « Camus compare un livre d'Elsa à *Autant en emporte le vent*, et cela inquiète Elsa Triolet qui minaude. [...] Les yeux et le cœur d'Elsa papillonnent. [...] Elsa n'évite pas le pathos<sup>25</sup>. » Le biographe, réduisant la romancière à son seul prénom, fait de Triolet, par ces sous-entendus, une femme amoureuse du jeune écrivain qu'elle cherche à séduire. Les affirmations de Todd sur Triolet sont empreintes d'une certaine condescendance masculine : le titre, « Le parti pris des hommes », eu égard au traitement de Triolet, traîne un écho patriarcal. Mais ledit chapitre révèle surtout une ignorance de l'œuvre de Triolet. La lecture du seul *Mythe de la baronne* aurait permis au biographe de voir que la relation Triolet/Camus allait bien au-delà des supposées « minauderies ». Todd n'a pas saisi que l'univers de Camus, avec son étrangéisation et sa culture ouverte sur le monde, avait profondément touché Triolet qui, en l'année 1943, s'accrochait à un patrimoine culturel bigarré comme à une identité d'humanité. Pour elle, Juive et Résistante en grande insécurité au moment où le nazisme détruit le concept même d'humanité, Camus offre avec son *Mythe de Sisyphe* un « rendez-vous des étrangers » qui se reconnaissent et dans la solitude de l'étrangéisation et dans la solidarité des étrangers. Triolet et Camus se rencontrent à un moment où tous deux sont séparés et sans nouvelle

---

<sup>25</sup> Olivier Todd, *Albert Camus. op. cit.*, p. 449-450.



des leurs à cause de la guerre<sup>26</sup>. Triolet voit en l'écrivain pour qui elle a une réelle affection un frère qui se pose les mêmes questions qu'elle dans un rapport au monde paradoxalement peut-être plus facile en ce temps de Résistance où la fraternité des sinistrés l'emporte. La lutte contre l'occupant nazi a permis à Triolet et Camus de se croiser en un temps où le combat était clair. *Le Mythe de la baronne*, à l'étiquette générique difficile à poser, est un texte rare dans l'œuvre de Triolet : il résonne de notes optimistes et réjouissantes où l'espoir est au rendez-vous des étrangers. *Le Mythe de la baronne* propose une perspective nouvelle de la critique philosophique, fortement inspirée des formalistes russes. Le texte, commencé telle une recension critique, vire au palindrome « burlesque » avec la nouvelle insérée *Le Mythe de la baronne Mélanie*, cœur de l'ouvrage, qu'un seul espace blanc sépare de la fin de son commentaire qui revient à la vieillesse et à l'expérience du combat pour la liberté. Non pas en minaudant, mais en offrant une critique surprenante, Triolet aime cet Étranger qui pour elle porte majuscule comme le mot Libération.

## Bibliographie

ARAGON Louis, *Elsa Triolet choisie par Aragon*, Paris, NRF Gallimard, 1960.

BRIK Lili, TRIOLET Elsa (traduit du russe sous la dir Léon ROBEL), *Correspondance 1921-1970*. Paris, Gallimard, 2000.

CAMUS Albert, *Le Mythe de Sisyphe*, in *Œuvres complètes* t.1, Paris, Gallimard, NRF, 2006.

— *L'Étranger*, in *Œuvres complètes* t.1, Paris, Gallimard, NRF, 2006.

CHKLOVSKI Victor, *L'Art comme procédé*, traduit du russe et annoté par Régis Gayraud, Paris, Éditions Allia, 2008.

DELRANC Marianne et TROUVÉ Alain (dirs), *Lire Elsa Triolet aujourd'hui : à l'écoute du radar poésie*, Reims, épure, 2017.

---

<sup>26</sup> Elsa Triolet par deux fois dans cette correspondance évoque Francine Camus, ainsi dans sa première lettre du 8 mai 1943 : « Mais comme nous avons été heureux aujourd'hui d'apprendre que vous vous êtes peut-être rapproché de votre femme ! » (*Correspondance ET-AC*, p. 188) La seconde occurrence dans sa lettre du 20 décembre 1943 témoigne de cette douleur de l'absence de nouvelles : « Cette semaine mon mari a entendu de ses oreilles votre femme demander de vos nouvelles, nommément. On a dû déjà vous le dire, mais pour tous les cas, je vous le répète... (*Ibid.* p. 201)



ELSKY Julia, « Présentation de la correspondance d'Elsa Triolet et d'Albert Camus » in François Eychart (dir.), *Les Annales de la Société des amis de Louis Aragon et Elsa Triolet*, n°21, Paris, Éditions SELGA, 2019.

GLEIZE, Jean-Marie, *Albert Camus Francis Ponge. Correspondance 1941-1957*, Édition établie, présentée et annotée par Jean-Marie Gleize, Paris, NRF Gallimard, 2013.

GUÉRIN Jean-Yves (dir.), *Dictionnaire Albert Camus*, Paris, Robert Laffont, 2009.

LÉVI-VALENSI Jacqueline, Cahiers Albert Camus 8, *Camus à Combat, éditoriaux et articles d'Albert Camus 1944-1947*, Paris, NRF Gallimard, 2002.

ROBEL Léon (dir.) *Lili Brik et Elsa Triolet. Correspondance 1921-1970*, préface et notes de Léon Robel, Paris, NRF Gallimard, 2000.

TODD Olivier, *Albert Camus une vie*, Paris Folio Gallimard, 1996.

PIÉGAY Nathalie et PINTUELES Josette (dir), Fernand SALZMANN (collab.), *Dictionnaire ARAGON*, Paris, Honoré Champion Éditeur, 2019.

STAUDER Thomas (dir.), *L'Identité féminine d'Elsa Triolet*, Tübingen, Narr Verlag, 2010.

TRIOLET Elsa, *Quel est cet étranger qui n'est pas d'ici ou Le Mythe de la baronne Mélanie*, *Œuvres romanesques croisées*, t. 3, Paris, Robert Laffont, 1964.

— *Mille Regrets*, *Œuvres romanesques croisées*, t. 3, Paris, Robert Laffont, 1964.

— *Le Cheval blanc*, *Œuvres romanesques croisées*, t. 17-18, Paris, Robert Laffont, 1966.

### *Remerciements*

*Je tiens à remercier Fayçal Mezhoudi qui, lors d'un colloque à Tozeur en 2012, parlant de l'autochtonie de Camus, m'a fait songer aux destins étrangers mais si proches d'Elsa Triolet et d'Albert Camus. Toute ma gratitude va également à Julia Elsky qui, la première, en publiant la correspondance Triolet/Camus dans Les Annales de la SALAET a montré l'intérêt du rapprochement. Je suis grandement reconnaissante à Marcel Cuer, Agnès Spiquel, Alexandre Alajbegovic, Élisabeth Maisondieu Camus et Sonia Guerreiro pour leur attention bienveillante et leur aide. Je remercie chaleureusement Guillaume Roubaud Quashie, les éditions Robert Laffont et Catherine Camus, qui me permettent de partager gracieusement les documents iconographiques ci-joints.*



### Notice biographique

PRAG honoraire de l'Université de Franche-Comté, docteure en sémiotique littéraire, Geneviève Chovrelat-Péchoux travaille sur les littératures françaises et francophones des XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles ; elle s'intéresse à la transversalité entre littérature, sociologie, histoire, vieillissement et genre. Parmi ses publications, *Louis Hémon, la Vie à écrire* (Leuven/Paris, Peeters, 2003). Elle a préfacé pour PHÉBUS : *Lizzie Blakeston* (2010) et *Le Dernier Soir* (2013).